

Francophonies barbares, sous la direction de Nicolas Hossard, *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, 70 primavera 2016, 1–159.

Nombreux sont les barbares que le lecteur assidu peut rencontrer tout au long de l'histoire de la littérature française. Après le personnage du vilain dans le *Chevalier au lion* de Chrétien, la liste est longue. Ce sont des êtres vivant en dehors de la société courtoise et polie, à la fois inquiétants et fascinants, très dissemblables des membres du monde élégant. Parfois, ils prennent la parole pour contester la civilisation tout en affirmant leur propre qualité d'êtres humains, comme le paysan du Danube chez Jean de La Fontaine ou le satyre hugolien de la *Légende des siècles*.

Le recueil d'études dirigé par Nicolas Hossard vise à intégrer les francophonies à cette tradition thématique.¹ Selon l'auteur de l'introduction, cette intégration peut se faire à travers la façon dont les écrivains francophones se positionnent à l'égard de la langue. Quelques critères sont mis en vedette lorsqu'il s'agit de préciser le caractère «barbare» d'un écrivain et de ses œuvres. Tout d'abord, il faut qu'il y ait, dans les œuvres de cet écrivain, quelque liaison explicite ou implicite avec le monde gréco-latin dont les écrits étaient les premiers à définir la barbarie. Dans l'optique de l'Antiquité civilisée, on le sait, les barbares/barbarois étaient des gens utilisant un langage incompréhensible, donc des sauvages. «La francophonie est une altérologie qui consiste en une réactivation, à l'intérieur de la langue et de la culture françaises, d'un certain rapport au latin et au monde romain, dans ses ambiguïtés à l'égard de la barbarie.» (p. 120) De cette remarque découlent d'autres critères mentionnés par M. Hossard, comme le phénomène qu'il qualifie de phonocentrisme: «Pour ma part, je pense que la barbarie, par le vecteur privilégié de la voix, permet d'étendre le concept de francophonie à toute pratique littéraire en langue française plaçant la voix comme origine et horizon de l'écriture.» (p. 12) Le dernier critère c'est celui du caractère étranger et, par-là, étrange des textes francophones. Dans une étude qui clôt le recueil, M. Hossard présente Jean-Jacques Rousseau comme le premier écrivain francophone de premier plan étant à la fois latiniste, amateur du style parlé et étranger explorant les secrets de son moi profond: «Rousseau réinvente la littérature par l'assimilation de ce qui lui est autre: l'illumination, la rêverie, la sensation ou la musique (...) et même, plus généralement, l'expérience et donc le récit de soi, soutenu par une anthropologie sur le mode de la véridiction, qui littéralise la voix du sujet qui écrit.» (p. 137) Le terme d'assimilation surgissant au début de cette citation, signifie, pour M.

¹ «(...) j'ai voulu suggérer en quoi la barbarie pourrait être un concept opératoire pour penser la francophonie dans l'histoire littéraire» (p. 5)

Hossard: «assimilation de la lignée barbare francophone au cœur même de l'identité littéraire française». (p. 11)

Pour l'auteur de ce compte rendu, une telle argumentation ne paraît pas acceptable. M. Hossard lui-même semble penser que nous appartenons à des familles d'esprit différentes lorsqu'il m'attribue, dans une note du début de son texte d'introduction, l'adoption d'une perspective sociologique à son avis incompatible avec une «compréhension poétique de la barbarie».² Une telle remarque me paraît trop superficielle pour rendre justice à mes recherches consacrées à l'histoire de la littérature française. Elle ne m'incite pas, d'autre part, d'être trop sévère à l'égard de ce recueil d'études dont la lecture me paraît souvent intéressante et inspiratrice. Quasi toutes les contributions partent de l'idée de l'étranger qui parle mal. C'est là une évidence que l'on ne saurait contester en pensant aux habitants des francophonies constituées par les pays soumis par le colonialisme français du XIXe siècle, lorsque ces gens-là étaient obligés d'apprendre la langue de l'empire. La moitié des études du recueil se consacre à des écrivains d'expression française qui, à l'époque coloniale et après, se manifestaient au cours du processus d'acculturation mentionné, à savoir: René Maran, Frantz Fanon, Raphael Confiant, Kossi Efovi. On se penche aussi sur quelques Français qui s'inscrivent en faux contre les normes et les valeurs émanant du centre parisien: Jean-Jaques Rousseau, les écrivains régionalistes à cheval entre le XIXe et le XXe siècle, et Jean-Marie Gustave Le Clézio.

En faisant le tour des contributions, on tombe d'abord sur celle de Maria Chiara Gnocchi qui traite les écrivains du mouvement régionaliste pour qui «il s'agit de contester un modèle tenu pour légitime: la littérature des milieux parisiens». (p. 23) Ce mouvement se manifeste depuis la seconde moitié du XIXe siècle, en critiquant le byzantinisme de l'époque du symbolisme et de l'art pour l'art. Les régionalistes pratiquent un culte de la vitalité et du naturel, ils sympathisent avec les écrivains étrangers francophones (l'auteure mentionne Pannait Istrati et Charles-Ferdinand Ramuz). Constatons que Madame Gnocchi est bien sévère à l'égard de ces «barbares d'à côté»: «Ce sont des provinciaux, à côté des centres du pouvoir culturel; ou encore des auteurs dotés d'un faible capital scolaire ou qui ne sont pas des écrivains de profession.» (p. 18) Les écrivains des minorités linguistiques, semble-t-il, se situent à un niveau intellectuel encore plus bas puisque l'auteure de l'étude ne les mentionne pas.

Bernadette Cailler se penche sur *Le Barbare enchanté* de Raphaël Confiant qui suit les traces de Paul Gauguin à la Martinique. La recherche du «bon sauvage» par le peintre est vaine puisqu'il ne trouve, d'abord, qu'une réalité im-

² Fritz Peter Kirsch (...) généralise aux littératures francophones l'exemple occitan, perçu par l'auteur comme «francophonie originelle à l'intérieur de l'Hexagone» et donne un rôle explicatif à la barbarie dans la production toujours actualisée des normes civilisationnelles centrales. Cette perspective sociologique, inspirée de Norbert Elias, met en évidence la manière dont les œuvres sont traversées par ces tensions socio-politiques, mais sans compréhension poétique de la barbarie.» (p. 3)

prégnée par l'injustice et le racisme. Mais cette déception est surmontée dans la mesure où prévaut l'enchantement de l'artiste face à l'univers caribéen.

Chez Marjorie Jung qui s'intéresse à Frantz Fanon il s'agit également d'un mouvement ascensionnel. Dans son ouvrage *Peau noire masques blancs* (1952) l'écrivain martiniquais transplanté en Algérie diagnostique chez les Noirs subsahariens de la première période de la colonisation une volonté d'assimilation au savoir occidental/français. Peu à peu, cependant, l'écrivain africain passe à l'insurrection en se jetant dans le «trou noir» de la conscience nègre. Ainsi, cette auto-thérapie culturelle «permet la sublimation des pulsions de mort et ouvre à un nouveau principe esthétique, celui qui mène du chaos-monde au Tout-monde comme épreuve hors de la barbarie.» (p. 58)

Valeria Sperti recourt à l'exemple du rapport Père-Fils dans *L'Africain* de Le Clézio pour évoquer le dépassement de la dichotomie colonisateur-colonisé par la joie sauvage de l'enfant qui découvre la fascination de la nature africaine. Par la suite, le fils souffre de la difficulté de s'entendre avec le père avec qui il partage pourtant des convictions anticolonialistes. De vieilles photos redécouvertes par le fils permettent, après la mort du père, un dialogue balbutiant.

La contribution d'Ibrahima Diouf sur *Batouala* de René Maran retrace un autre dépassement de la barbarie coloniale par l'assomption poétique de l'enchantement face à la présence bouleversante de la grande nature. «Ainsi, si le colon et le Banda se renvoient une barbarie en miroir, la véritable barbarie réside dans le chant du monde, qui donne lieu à un lyrisme inédit et à la création littéraire d'une voix hétérogène, fortement musicale.» (p. 95)

La dernière étude, présentée par Chloe Vandendorpe, porte sur Kossi Efovi, écrivain togolais pratiquant une écriture expérimentale réfractaire à toutes les polarisations (colonisé/colonisateur, barbarie/civilisation, etc.). Dans une longue interview publiée en conclusion du présent volume, l'auteur africain confirme qu'« il faut déréaliser, mettre le lecteur en mouvement, déstabiliser, engendrer échos, résonances, harmoniques.» (p. 112). C'est par ce dérèglement (au sens rimbaldien) que l'écrivain semble dépasser d'emblée la tentation de l'essentialisme auquel tendaient les écrivains de la Négritude.

Ainsi, toutes les contributions semblent confirmer la thèse de M. Hossard selon laquelle la barbarie des francophonies ne représente qu'un point de départ. À chaque fois, une dichotomie conformiste finit par accéder à une conception plus riche et plus créatrice de l'art, de sorte que rien ne s'oppose plus à l'intégration des textes francophones dans le grand Tout de la littérature française à laquelle ils apportent leur fraîcheur et leur intensité esthétique.

Une autre conception paraît cependant possible et, à l'avis du rapporteur préférable, à savoir celle qui part du fait que la langue française n'est pas tout à fait chez elle dans les pays où l'influence de la France colonisatrice a été forte. Les littératures des francophonies peuvent s'envisager dans l'optique de tentatives, au départ tâtonnantes, peu à peu plus courageuses, allant dans le sens de synthèses embrassant la totalité d'un héritage culturel. Les littératures des francophonies, au lieu d'évoluer en direction de la littérature française-parisienne-hexagonale, se font de plus en plus autonomes. Ainsi, on peut arriver

à un stade de liberté totale telle qu'elle est incarnée dans l'écriture post-barbare de Kossi Efoui. C'est à ce moment-là que l'idée d'une abolition du concept de francophonie peut naître et être approuvée, dans un manifeste fameux publié en 2007 dans *Le Monde*, par une cinquantaine de signataires francophones, y compris Le Clézio prix Nobel. Somme toute, le problème de la Francophonie barbare ou de la barbarie des francophonies mériterait d'être rediscuté, par exemple dans le cadre d'un colloque ou de la section d'un congrès.

Fritz Peter Kirsch (Vienne)